Document generated on 06/03/2025 4:33 a.m.

Jeu
Revue de théâtre

L'autonomie d'une oeuvre
Les Sept Branches de la rivière Ota

Solange Lévesque

Number 88 (3), 1998

Théâtre et cinéma

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16439ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lévesque, S. (1998). Review of [L'autonomie d'une oeuvre : *Les Sept Branches de la rivière Ota*]. *Jeu*, (88), 144–145.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SOLANGE LÉVESQUE

L'autonomie d'une œuvre

À partir de la pièce écrite collectivement par Robert Lepage et son groupe, le vidéaste Francis Leclerc a réalisé un vidéo qui concentre, en soixante-deux minutes, les sept volets de ce spectacle considérable. L'entreprise était risquée, car le matériel est plus qu'abondant ; on se souviendra que la pièce d'une durée de sept heures et demie raconte les histoires entremêlées de plusieurs personnages (environ une quarantaine), histoires qui se déroulent dans les cinquante dernières années à New York, au camp de Terezin en Pologne, à Amsterdam, à Hiroshima et à Osaka. La principale réussite de Francis Leclerc est d'avoir fait de son matériel de départ (un objet scénique complexe), un tout autre objet, véritablement cinématographique. Il a réduit le nombre des personnages et retenu, parmi toutes les histoires de vies dont la pièce était tissée, celles de quelques personnages principaux. Son entreprise était risquée, aussi, sur le plan du décor, car la continuelle transformation que celui-ci subit sous nos yeux dans la pièce n'aurait pas pu être rendue de manière aussi vivante par le médium vidéo. À la base de ce décor protéiforme, il y avait la portion frontale d'une maison japonaise à sept panneaux coulissants, avec son trottoir et son jardin de pierres. Et ce sont les métamorphoses subies par cette maison qui créent au fur et à mesure les lieux et les villes où l'action se déroule. Cette maison apparaît dans les premières images du vidéo de Leclerc, mais elle ne joue pas un rôle d'ancrage aussi important que dans la pièce.

Les Sept Branches de la rivière Ota
SCÉNARIO DE ROBERT LEPAGE ET FRANCIS LECLERC. VIDÉO DE FRANCIS LECLERC. ADAPTATION TÉLÉVISUELLE DE LA PIÈCE. QUÉBEC, 1998, 62 MIN.

Après avoir vu ce vidéo, je me suis demandé ce que j'aurais compris de la trame des *Sept Branches*... si je n'avais pas vu le spectacle auparavant. Il me semble que j'aurais été intriguée par certains passages et, ayant vu la

Les Sept Branches de la rivière Ota, film de Francis Leclerc (1997). Sur la photo : Reina Yusa. Photo : Francis Leclerc.

pièce, j'ai regretté que plusieurs scènes importantes n'y figurent pas. Cela dit, l'œuvre de Leclerc recèle un intérêt indiscutable ; comme document qui constitue une trace de ce spectacle unique, marquant le cinquantième anniversaire de la bombe larguée sur Hiroshima en 1945, et comme œuvre autonome également. Les comparaisons sont inévitables, et elles ne sont pas nécessairement défavorables. Dans le vidéo de Francis Leclerc, les gros plans sont largement et intelligemment exploités ; une alternance de l'utilisation de pellicule noir et blanc et couleur correspond aux divers temps et lieux de l'action : tout ce qui se rapporte à Hiroshima et à la bombe, par exemple, est en noir et blanc, le reste est en couleur. Une poésie visuelle émane du film, et le traitement des scènes en fait une œuvre plus onirique, plus surréaliste que la pièce, en un sens plus émotive, aussi. Certaines scènes, malheureusement, s'avèrent plutôt faibles : ainsi, les séquences où un magicien réussit à sauver la petite Jana de la mort au camp de concentration de Terezin (le camp vitrine que les nazis faisaient visiter aux responsables de la Croix-Rouge, et où les artistes prisonniers donnaient des spectacles de toutes sortes pour ces visiteurs) n'a pas la puissance d'évocation souhaitée. De même, l'entrevue accordée par Jana Capek sur le site même de la chute de la bombe à Hiroshima, alors que Jana, devenue adulte, s'est convertie au bouddhisme, tombe un peu à plat ; l'autorité naturelle convaincante qui émanait du personnage sur scène ne se dégage pas du personnage du film. Est-ce une question de plans ? De cadrage ? Ou est-ce le fait que la scène est tournée sur des lieux réels et que le personnage, de ce fait, se trouve plongé dans l'activité normale d'une place citadine ? Je ne sais. Par contre, toutes les scènes qui évoquent la bombe et ses conséquences catastrophiques sur Hiroshima et sur la région environnante ont une force qui nous atteint profondément. Bref, voilà une œuvre qui s'inscrit dans la filiation d'une autre œuvre et qui, choisissant de ne pas s'astreindre à une traduction fidèle d'une discipline à une autre, arrive à s'imposer comme libre et indépendante. **j**

Patrick Goyette dans *les Sept Branches de la rivière Ota* de Francis Leclerc (1997). Photo : Marc Charlebois.